

le CALVAIRE d'un INNOCENT



Dreyfus

le déporté innocent à
l'île du Diable - le martyre
de sa malheureuse

MADJOC-ORÉ
Bibliothèque Alexandre Franconié
Conseil général de la Guyane



— N'as-tu pas donc un peu de pitié ?....

C. I.

LIVRAISON 17.

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Non... Il ne devait pas se laisser vaincre par le désespoir ni par la faiblesse, car on en aurait profité pour le contraindre à avouer un crime qu'il n'avait pas commis... Non... Il fallait qu'il soit fort... Il fallait qu'il puisse lutter pour défendre son honneur et le bonheur de sa famille... Il devait lutter jusqu'à l'extrême limite de ses forces... Lutter et vaincre!

Les soldats ouvrirent une porte et firent entrer le malheureux dans la pièce réservée aux interrogatoires.

Du Paty était assis derrière le bureau. Quand il vit apparaître le prisonnier, il se pencha un peu en avant pour mieux le regarder.

Promenant machinalement son regard autour de lui, Dreyfus vit une autre table qui n'avait pas été là lors de son dernier interrogatoire et sur laquelle il y avait ce qu'il fallait pour écrire, ainsi qu'une paire de gants.

— Approchez-vous, commanda du Paty.

Le prisonnier obéit tout en fixant sur le commandant un regard franc et assuré.

— Avez-vous l'intention de m'interroger encore? demanda-t-il. Pourquoi insistez vous?

— Ne parlez que quand je vous interroge! cria l'officier.

Les sourcils de Dreyfus se froncèrent et les veines de son front se gonflèrent comme si elles avaient été sur le point d'éclater. Il aurait voulu répondre avec énergie mais il parvint à dominer son indignation et il garda le silence, contenant la colère qui faisait bouillir son sang.

Du Paty plongea un instant dans les yeux de l'inculpé un regard pénétrant, puis il lui dit d'une voix rude :

— J'ai appris que vous refusiez de prendre aucune nourriture... Jusqu'à quand allez vous continuer ce sys-

tème?

— Jusqu'à ce qu'on se décide à me traiter d'une façon plus humaine...

— Que voulez vous dire par là?

— Je veux dire que ce n'est pas humain de me traiter avec une telle brutalité, non seulement physiquement mais moralement... La loi me donne le droit de communiquer avec ma famille.

Du Paty eût un sourire sarcastique.

— Vous êtes donc toujours amoureux de votre jolie épouse? demanda-t-il sur un ton moqueur.

Alfred Dreyfus ne daigna même pas répondre à cette question impertinente. Qu'aurait-il pû dire? La seule chose qu'il aurait pû faire aurait été de cracher à la figure de ce lâche qui osait ajouter le sarcasme à la perfidie.

Le commandant se renversa en arrière sur le dossier de son fauteuil avec un air satisfait. Puis il prit quelques papiers qui étaient sur la table et se mit à les examiner avec attention.

— Au cours de vos précédents interrogatoires, fit-il, vous vous êtes toujours obstiné à proclamer votre innocence... Allez vous encore maintenir cette attitude quand je vous aurai dit que je possède les preuves de votre culpabilité?

— Certainement!... Vous ne pouvez posséder que de fausses preuves, car je suis innocent... Tout ce qui est arrivé n'est que la conséquence d'un infâme complot monté de toutes pièces contre moi...

À ce moment, l'accusé fut interrompu par le bruit de la porte qui s'ouvrait avec grand fracas.

C'était le colonel Picquart.

Cette visite ne devait pas être bien agréable à du Paty car il fronça les sourcils et il lança un regard con-

trarié au nouveau venu. Mais, comme il ne pouvait pas manquer de politesse envers un collègue, il s'efforça de cacher son mécontentement et il tendit la main au visiteur en s'exclamant :

— Bonjour Picquart !... Comme vous voyez je suis en train d'interroger Dreyfus...

— C'est précisément pour cela que je suis venu, répondit le colonel. Si vous permettez, j'assisterai à l'interrogatoire.

— Avec plaisir, mon cher colonel....

Pendant ce temps Dreyfus avait adressé un signe respectueux de salutation à Picquart qui lui répondit par un geste cordial de la main.

— Done, reprit le commandant, en s'adressant de nouveau à l'inculpé, — vous disiez que nous ne pouvions posséder aucune véritable preuve de votre culpabilité, n'est-ce pas ?... Eh bien, je vais vous démontrer le contraire... Veuillez vous asseoir....

Et, d'un geste impérieux, du Paty montra à l'accusé la chaise qui était derrière l'autre table.

Alfred obéit, anxieux de savoir où le commandant voulait en venir.

Du Paty se leva et, se dirigeant vers Dreyfus, il posa une feuille de papier devant lui.

— Maintenant, fit-il, écrivez ce que je vais vous dire. Etes-vous prêt ?

— Oui....

— Bien... Commencez :

« Paris, le 15 octobre 1894.

« Monsieur,

« Vous seriez bien aimable de me rendre les papiers que je vous avais remis avant mon départ pour les manœuvres ».

Quand le prisonnier eût fini d'écrire, du Paty se pen-

cha vers le papier pour regarder l'écriture et un sourire apparut sur ses lèvres.

— Maintenant, ordonna-t-il, — levez-vous et recopiez ce que vous venez d'écrire en restant debout.....

Dreyfus obéit.

Quelques instants après, ils s'exclama :

— C'est fait....

— Très bien... Maintenant mettez ces gants et écrivez encore une fois la même chose, sans vous asseoir.....

Alfred se conforma à ces ordres.

Dès qu'il eut terminé, du Paty prit en main le papier et il compara les trois écritures, tout en continuant de sourire avec un air énigmatique et malveillant.

Puis il sonna et il ordonna au soldat de planton :

— Apportez-moi de la glace.....

Quelques minutes plus tard, le soldat réparaissait et déposait un seau à glace sur la table, devant le détenu.

— Enlevez les gants et plongez les mains dans la glace, ordonna alors du Paty au prisonnier.

Alfred Dreyfus obéit sans protester et du Paty se mit à accumuler des morceaux de glace sur ses mains, de façon à les recouvrir.

Puis il attendit quelques instants.

Le malheureux sentait le bout de ses doigts se glacer, mais ce ne fut que quand ses mains commencèrent à devenir bleues de froid que le commandant lui ordonna de les retirer.

— A présent, écrivez encore une quatrième fois la même phrase, lui dit-il.

Non sans peine Dreyfus saisit la plume entre ses doigts gelés et il recopia de nouveau les mêmes mots.

Alors, du Paty jeta encore un coup d'œil sur le papier et il s'exclama avec un accent de triomphe :

— Eh bien, Dreyfus ?... Est-ce que vous allez encore persister à nier après cela ?

— Certainement !... La vérité est la vérité et j'affirme encore une fois que je ne suis pour rien dans le crime dont on m'accuse.....

L'infortuné avait prononcé ces mots d'une voix ferme, la tête haute, regardant bien droit dans les yeux de son bourreau.

Alors du Paty prit un autre papier dans sa poche et il le posa devant sa victime en s'exclamant :

— Ceci n'est pas votre écriture, sans doute ?

Alfred jeta un regard sur la feuille et il ne pût s'empêcher de tressaillir.

— On dirait.....

— Est-ce que c'est vous qui avez écrit ça, oui ou non ?

— Non.....

— Ne mentez pas Dreyfus.....

A ces mots, le prisonnier eut un sursaut de révolte.

— Je n'ai jamais menti de ma vie ! s'écria-t-il. Je n'ai aucun besoin de mentir parce que je ne me suis jamais rendu coupable de trahison, ni de rien de semblable. Ce document est faux !... On a imité mon écriture pour me perdre... Mais cette infâmie sera démasquée un jour ou l'autre et je saurai bien châtier les canailles qui m'ont fait cela !..... Je n'ai pas encore perdu ma foi en la justice et je lutterai pour mon bon droit jusqu'à ce que j'aie réussi à démontrer la vérité... Les gredins qui triomphent aujourd'hui et qui se réjouissent de mon martyre seront sévèrement punis !... Je saurai défendre mon honneur que l'on cherche à salir, mon bonheur familial que l'on veut détruire, l'affection qui me lie aux êtres chers qui attendent mon retour.....

Le colonel Picquart suivait avec angoisse les phases de cette scène tragique et il avait beaucoup de peine à contenir son indignation en voyant le traitement barbare que l'on infligeait à ce malheureux. D'autre part, le ton

sur lequel Dreyfus venait de s'exprimer ne lui laissait plus aucun doute sur son innocence qu'il considérait comme certaine.

Epuisé par l'explosion de colère à laquelle il venait de s'abandonner, Dreyfus s'était laissé tomber sur une chaise, la respiration haletante.

Ses mains se tordaient avec des mouvements convulsifs et son front était baigné d'une sueur froide.

Le commandant demeurait immobile, impassible, le regardant avec un air méprisant.

Il n'éprouvait aucune espèce de compassion pour le malheureux. Au contraire, on aurait dit qu'il se réjouissait de ses souffrances. Et voulant à tout prix continuer l'interrogatoire, il lui ordonna avec un accent impitoyable :

— Levez-vous Dreyfus.....

Mais Alfred demeura immobile parce qu'il était complètement exténué et que son esprit était tellement obnubilé qu'il ne comprenait même plus les paroles qui lui étaient adressées.

Du Paty répéta l'ordre sur un ton encore plus rude. Alors Picquart s'avança vers lui et s'exclama :

— Il me semble que ça suffit pour aujourd'hui, mon cher collègue !... Ne voyez-vous pas qu'il est exténué ?... Il n'a plus la force de parler !

Le commandant aurait bien voulu s'opposer à la requête de son collègue, mais, pensant que celui-ci aurait pu l'accuser de cruauté inutile devant les autres officiers de l'Etat-Major, il haussa les épaules et répondit avec une pointe d'ironie.

— Puisque vous croyez opportun d'intercéder en sa faveur, je consens à interrompre l'interrogatoire..... Demain nous recommencerons et, cette fois, j'espère bien lui arracher une confession complète.....

CHAPITRE XVIII.

LE PREMIER REFUS.

Les jours s'écoulaient dans la plus déprimante angoisse, dans l'incertitude la plus affreuse.

Mathieu Dreyfus cherchait par tous les moyens à trouver le fil conducteur qui le mettrait sur la trace des mystérieux ennemis qui avaient ourdi l'odieux complot dont son frère était victime.

Quant à Lucie, elle passait tous son temps auprès de ses enfants qui constituaient l'unique consolation à son indicible peine. Les deux innocentes créatures demandaient à chaque instant des nouvelles de leur père et, chaque fois, la malheureuse devait faire un très pénible effort pour leur mentir, disant que le papa était en voyage mais qu'il ne tarderait pas à revenir.

La pauvre femme était exténuée par le chagrin et la souffrance. Ses forces physiques également diminuaient de jour en jour parce qu'elle ne parvenait pas à dormir et qu'elle avait complètement perdu l'appétit.

Elle était devenue terriblement pâle et son visage portait les traces d'une souffrance inouïe. Ses yeux sans expression étaient entourés d'un cerne inquiétant et c'était tout juste si elle pouvait encore se tenir debout et circuler d'une pièce à l'autre de son appartement.

Souvent, après que les enfants étaient couchés, ou qu'ils étaient sortis avec leur bonne elle se laissait tomber dans un fauteuil et se lamentait en fondant en larmes :

— Comment est-il possible que Dieu permette des choses pareilles ?... Pourquoi faut-il que mon bonheur et celui de ma pauvre famille ait été anéanti de cette façon ? Nous ne faisons pourtant pas de mal à personne !

Et elle s'abandonnait alors à des crises de désespoir qui lui faisaient accuser à la fois la Providence, le destin et les hommes.

Pendant ce temps, le mystère le plus impénétrable continuait de régner autour de cette lamentable affaire.

Les jours suivaient les jours et aucun fait nouveau ne venait modifier la situation.

Pour donner une issue à son angoisse, Lucie ne se lassait pas d'écrire lettre sur lettre à son cher Alfred mais elle n'obtenait jamais la moindre réponse.

Quant aux nouvelles que son beau-frère lui apportait, elles n'avaient rien de réconfortant. Malgré ses efforts désespérés, Mathieu ne parvenait pas à recueillir une preuve ni même un indice quelconque de l'innocence de son frère.

Une nuit, la malheureuse Lucie s'étant enfin endormie quelques instants, elle eut un bien triste rêve.

Elle vit son mari au milieu d'une foule de soldats et d'officiers qui le bouscullaient et l'insultaient. Puis deux hommes de mine farouche lui arrachèrent son uniforme et l'entraînèrent vers une guillotine qui se dressait dans la blafarde clarté de l'aube. Et au moment de monter à l'échafaud, le malheureux se tourna vers sa femme en lui criant avec un accent déchirant : « Lucie !..... Lucie !..... Pourquoi ne viens-tu pas à mon secours ? Toi seule tu peux encore me sauver !..... Lucie !..... Lucie !..... Ne me laisse pas mourir !

L'infortunée se réveilla en sursaut et se dressa sur son lit, les pupilles dilatées d'effroi.

Le jour suivant, elle ne put détacher sa pensée de la

terrible vision. Malgré tous ses efforts, l'épouvantable cauchemar persistait à s'imposer à son esprit.

Le besoin d'agir, la nécessité de faire quelque chose pour son cher Alfred ne lui laissait plus de paix, se transformant en une espèce d'obsession.

Mille pensées, mille idées contradictoires, mille conjectures s'agitaient dans son cerveau, faisant battre les veines de ses tempes sur un rythme impressionnant.

Elle éprouvait une angoisse folle, sentait qu'elle n'avait plus le courage de rester à la maison auprès des deux enfants qui continuaient de demander avec de plus en plus d'insistance où était leur père.

Oui, il fallait qu'elle agisse sans retard qu'elle vole au secours d'Alfred !... Il fallait qu'elle prenne une décision immédiate, sans perdre un instant !

Elle sentait que son mari devait être constamment tourmenté par la nostalgie de son foyer, de sa famille, vers laquelle sa pensée devait toujours se reporter.

Elle était convaincue de ce que, entre deux créatures qui s'aiment, il doit exister une communion d'esprit, un lien indestructible, même si ses deux êtres se trouvaient brutalement séparés par la cruauté du destin.

Elle devinait par intuition les pensées d'Alfred, elle ressentait ses tourments et surtout, elle avait la certitude de ce que s'était principalement sur elle qu'il fondait ses espoirs de délivrance.

Oui !... Elle devait agir !... Elle devait faire quelque chose. Elle n'avait pas le droit d'attendre plus longtemps.



Lucie Dreyfus venait de sortir de chez elle et elle

s'était mise à marcher dans la rue sans savoir où elle irait.

Au bout d'un certain temps, elle sortit de la fiévreuse rêverie où elle était demeurée plongée et, levant tout-à-coup la tête, elle constata qu'elle se trouvait devant le Ministère de la Guerre.

— Le destin a guidé mes pas ! murmura-t-elle. Ce n'est qu'ici que je pourrai me rendre utile à mon cher Alfred !

Elle hésita encore un moment, puis elle pénétra dans l'édifice et entra dans le vestibule.

Elle dit au portier qu'elle voulait parler au général Boisdeffre et l'homme la laissa monter.

Parvenue au premier étage, elle parcourut le corridor sans être reconnue de personne, car elle avait recouvert son visage d'une voilette épaisse comme on en portait à cette époque.

Lorsqu'elle fut entrée dans l'antichambre qui précédait le bureau du général, elle dut s'arrêter un instant, tellement son émotion était grande, et elle demeura immobile, comprimant les battements de son cœur.

Pour dissimuler de son mieux le trouble intense auquel elle était en proie, elle serait les lèvres et les mâchoires, retenant presque sa respiration.

L'officier de service la regarda avec curiosité, cherchant à distinguer les traits de son visage à travers les mailles de la voilette.

— Que désirez-vous, Madame ? s'enquit-il enfin.

— Je suis la femme du capitaine Dreyfus, répondit-elle d'une voix tremblante, — et je voudrais parler au général Boisdeffre.....

L'officier ne répondit pas tout de suite.

Il se mit à fixer sur la malheureuse un regard dans lequel il y avait à la fois de la curiosité, de l'ironie et du mépris, un regard chargé d'une hautaine malveillance et

qui fit rougir la peuvre femme jusqu'à la racine des cheveux.

Enfin il déclara sur un ton impassible et monotone :

— Le général a donné des ordres pour qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.....

Alors la jeune épouse du martyr eût comme un sursaut de révolte, et, les yeux scintillants d'indignation et de colère, elle s'exclama :

— Annoncez-moi quand même!... Je l'exige!... Vous devez m'annoncer !

— Le général ne vous recevra pas, Madame.....

Suffoquant d'exaspération, l'infortunée laissa échapper un grand soupir et écarta brusquement sa voilette, découvrant son visage dont les traits étaient contractés par une surexcitation intense.

Le lieutenant Dupont la considérait avec étonnement.

Il n'avait encore jamais vu la femme de Dreyfus et il était stupéfait de sa remarquable beauté.

— Je vous en prie, Monsieur ! gémi l'infortunée en prenant un accent suppliant. Annoncez-moi au général ! Il faut absolument que je lui parle.....

L'officier parut hésiter encore un instant, puis il eut un vague sourire et se dirigea vers la porte du cabinet de travail de Boisdeffre.

Son sourire, quoique presque imperceptible, n'avait pas échappé au regard de Lucie.

Demeurée seule, incapable de rester tranquille, elle se mit à marcher à travers la pièce en se tordant nerveusement les mains.

Elle était en train de penser à ce qu'elle devrait dire en entrant dans le bureau du général quand la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à l'officier de service.

— Le général regrette beaucoup, annonça t-il sur un

ton glacial, — mais il ne peut vous recevoir.....

Mme Dreyfus, qui était déjà très pâle, pâlit encore et il sembla un instant qu'elle allait défaillir et chanceler ; mais, immédiatement après, dans un sursaut de suprême énergie, elle se redressa et s'écria en serrant les poings :

— Il faut que vous insistiez, Monsieur !... Il le faut absolument !... Je suis la femme d'un officier de l'Etat-Major et le général n'a pas le droit de refuser de me recevoir alors qu'il s'agit de choses de la plus haute importance.....

Et, avant que le lieutenant ait pu deviner son intention elle s'élança vers la porte du cabinet de travail et tourna la poignée.

— Madame !... Madame !... Que faites-vous ? s'exclama l'officier en se précipitant pour lui barrer le passage.

Mais il était déjà trop tard !

Emportée par une impulsion irrésistible, par cette indomptable énergie que donne parfois un grand désespoir, même aux êtres habituellement timides et craintifs, Lucie avait fait irruption dans la pièce où se trouvait Boisdeffre

—:o:—

CHAPITRE XIX.

UNE AME COMPATISSANTE.

Le colonel Picquart se dirigeait vers sa maison, plongé dans de profondes réflexions.

Avant d'entrer dans le vestibule, il adressa un petit

signe amical à sa femme qui était penchée à la fenêtre, attendant son retour, et qui se porta à sa rencontre pour lui ouvrir la porte.

En voyant la mine grave et sombre de son époux, Mme Picquart comprit qu'il devait être très préoccupé de quelque chose, mais comme elle était une personne intelligente et pleine de tact, elle ne se permit pas de le questionner à ce sujet.

Tous deux pénétrèrent dans la salle à manger où la table était servie pour le thé. Quand le colonel se fut assis, elle l'embrassa tendrement et se mit à le servir avec une sollicitude presque maternelle.

Mme Picquart n'était pas une femme d'une grande beauté comme celle du capitaine Dreyfus, mais elle avait des traits réguliers et assez agréables. Ses cheveux d'un blond cendré, lissés et coiffés d'une façon très simple, lui donnait l'air beaucoup plus jeune qu'elle était en réalité et le regard de ses grands yeux sombres avait une douceur infinie qui lui conférait un grand charme tout en révélant l'incomparable bonté de son âme.

De l'avis unanime de tous ceux qui le connaissaient intimement, le colonel Picquart devait être un homme remarquablement heureux en ménage.

— Comment marche l'affaire Dreyfus ? demanda enfin la jeune femme, tandis que son mari tournait distraitement sa cuillier dans sa tasse de thé.

L'officier tressaillit comme si la voix de son épouse l'avait soudain reveillé d'un rêve.

— L'affaire Dreyfus ? murmura-t-il avec un air absent. Oh !... Ça n'avance pas beaucoup..... On en est toujours à peu près au même point !

— Et pourtant, cette affaire vous donne beaucoup de travail, n'est-ce pas ?

— Oui... C'est comme une espèce de tempête qui a

éclaté à l'improviste... De toute façon, ça menace de durer longtemps !

Mais de quoi s'agit-il en fin de compte ?... Jusqu'à présent, je n'y ai encore rien compris.....

— Est-ce que ça t'intéresse, ma chère Blanche ?

— Certainement !... Comment cela pourrait-il ne pas m'intéresser ?... Tu sais bien que je suis une amie de la femme du capitaine Dreyfus... Je l'ai encore rencontrée il n'y a pas bien longtemps à une fête de bienfaisance..... Avec quel enthousiasme ne parlait-elle pas de son incomparable bonheur conjugal ?... Pauvre femme !... Qui sait comme elle doit souffrir !... Comment est-il possible que le capitaine ait pu se déshonorer par une telle infamie ?

Picquart but quelques gorgées de thé avant de répondre, puis il déclara à voix basse, sur un ton pénétré de conviction :

— Je suis absolument persuadé de ce que cet homme est innocent du crime dont on l'accuse.....

— Vraiment ?

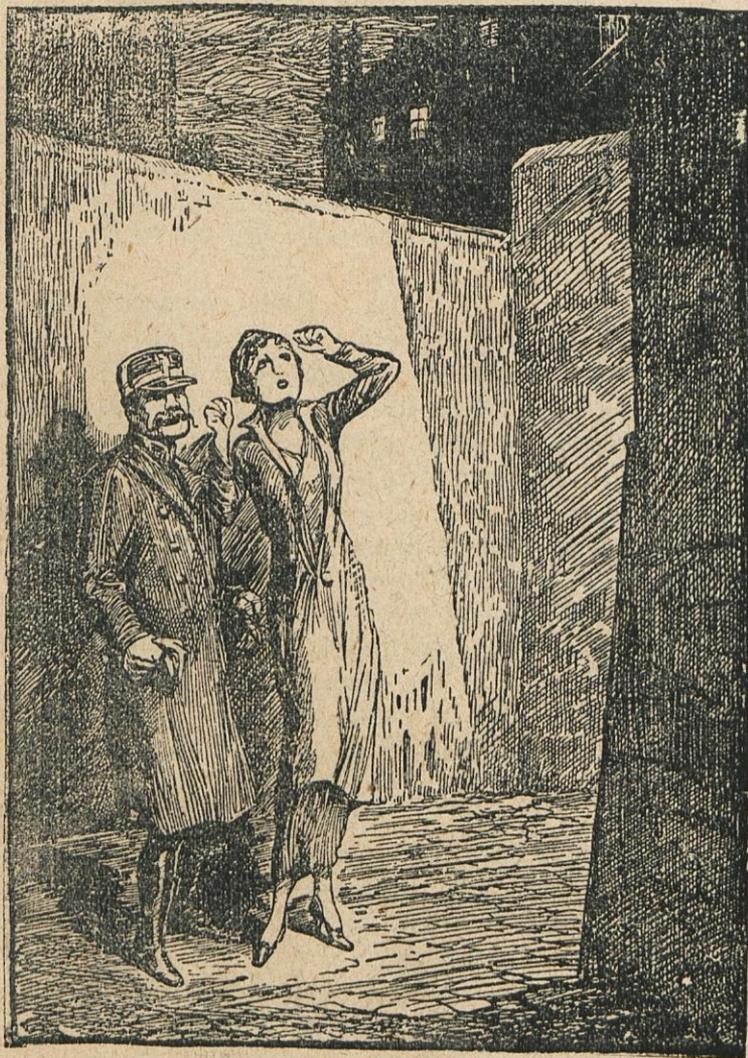
— Oui... J'en mettrais ma main au feu !

Mme Picquart parut être très impressionnée par cette déclaration de son époux, car elle se leva soudain et se mit à marcher à travers la chambre, semblant être en proie à une grande agitation.

Le colonel leva vers elle un regard étonné.

— On dirait que le sort du capitaine Dreyfus te tient beaucoup à cœur, ma chère amie, fit-il.

— Evidemment !... Comment pourrai-je rester indifférente devant un malheur comme celui-là ?... N'est-ce pas terrible de penser que ce pauvre homme proteste en vain de son innocence et que personne ne veut l'écouter ? Que sa malheureuse épouse se trouve séparée de force de l'homme qu'elle adore ?... Que ces deux petits enfants doivent constamment appeler leur père, sans pouvoir



.... Levant les yeux vers une fenêtre....

comprendre pourquoi il ne vient pas !

Le colonel haussa les épaules.

— Moi aussi, j'éprouve le même sentiment ma chère Blanche, mais que pouvons-nous y faire ?.....

— Nous devons chercher à nous rendre utiles à ces malheureux, mon cher Georges, c'est un devoir d'humanité et de conscience !

L'officier hocha la tête.

— Nous ne pouvons absolument rien faire, répondit-il.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est impossible.....

— Je n'en crois rien !... Puisque nous sommes convaincus de l'innocence du capitaine Dreyfus, rien ne doit pouvoir nous empêcher de prendre sa défense et de faire de notre mieux pour que l'injustice dont il est victime prenne fin.....

Le colonel laissa échapper un soupir et murmura :

— Tu oublies une chose, ma chère amie, c'est que je ne peux pas me mettre en lutte contre mes supérieurs.....

— Mais il faut pourtant que quelqu'un intervienne en faveur de ce malheureux !

— Bien... Mais pourquoi faudrait-il que ce soit précisément moi ?... Est-ce que tu ne comprends pas que si je me mettais ouvertement du côté de Dreyfus je courrais le risque de ruiner ma carrière ?

— Je ne puis admettre cela ! répliqua Mme Picquart d'une voix vibrante de passion. Il n'est pas possible que, dans un pays aussi civilisé que la France, il puisse être dangereux de chercher à empêcher un crime de se commettre !... Pense aux souffrances de ces pauvres gens !... Est-ce ton cœur ne se révolte pas à cette idée ?

Si, et si je croyais pouvoir faire quelque chose en faveur de Dreyfus, je le ferais sans doute, malgré le dan-

ger que cela me ferait courir, mais je ne vois pas du tout en quoi je pourrais lui être utile.....

— Et pourtant, si j'étais à ta place, je n'hésiterais pas un seul instant à prendre la défense de cet homme, de n'importe quelle façon, mais avec tout l'enthousiasme et toute l'énergie dont je me sentirais capable.....

— Calme-toi, Blanche, je ne t'ai encore jamais vue aussi excitée.....

— C'est que je ne puis m'empêcher de penser à l'angoisse que j'éprouverais si une telle chose devait t'arriver à toi.....

— Quelle idée !... Tu es folle !

— Non Georges, je ne suis pas folle... Nous autres misérables mortels, nous ne pouvons jamais savoir ce que le destin nous réserve et, quand il nous arrive un malheur, nous avons toujours besoin de quelqu'ami fidèle pour nous venir en aide.... Promets-moi que tu feras tout ce que tu pourras pour Dreyfus et sa famille.....

— Eh bien soit, je te le promets, répondit le colonel qui paraissait avoir été réellement impressionné par ce que sa femme venait de dire.

— Merci Georges !... Je n'attendais pas moins de toi.

Et la jeune femme adressa à son époux un doux sourire de gratitude.

— J'espère encore que la chose ne tournera pas au tragique, dit le colonel. Malgré la malveillance dont il est entouré et malgré l'astuce de ses ennemis, le conseil de guerre qui le jugera devra bien, sans doute, reconnaître son innocence.....

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! soupira Mme Piquart en remplissant de nouveau la tasse de son mari.

Et les deux époux continuèrent de prendre leur thé en silence, pensant chacun de leur côté à l'affreuse tragédie de ce malheureux officier qui avait été jeté en prison

sous la plus infamante des inculpations et se voyait menacé d'un cruel châtement pour expier un crime qui, selon toute probabilité, avait été commis par un autre que l'on voulait épargner pour des raisons mystérieuses et sans doute inavouables !

—:—o:—

CHAPITRE XX.

LA LUTTE ENGAGÉE.

Quand le lieutenant Dupont vint lui annoncer la visite de Mme Dreyfus, le général Boisdeffre se sentit pris d'une grande inquiétude. Cette affaire de trahison ne cessait de lui causer des ennuis et des tracas de toute espèce alors qu'elle aurait pu être liquidée en un rien de temps si ce maudit capitaine Dreyfus avait au moins eu le courage de se tirer un coup de revolver dans la tête, comme il convient à un officier qui a failli à l'honneur.

Au lieu de cela, Dreyfus s'obstinait à se proclamer innocent, ce qui avait rendu nécessaire l'ouverture d'une instruction judiciaire.

Et quelle écume allait remonter à la surface au cours de ce répugnant procès !... Quel scandale pour l'armée française !..... C'était vraiment dégoûtant !

Le général s'était penché sur sa table à écrire, cherchant à fixer son attention sur les papiers qui se trouvaient étalés devant lui, à seule fin de détacher son esprit des pensées qui le préoccupaient.

Et quand il entendit la porte s'ouvrir une seconde fois, il ne leva même pas la tête, se disant que ce devait

être Dupont qui revenait pour lui dire que la femme du traître était partie.

Et il continua de lire le rapport rédigé le matin même par le secrétaire principal de l'Etat-Major.....

Mais comme il n'entendait pas la voix de son subordonné, il leva finalement les yeux, laissant échapper un cri de surprise et d'indignation en voyant Lucie.

Cette femme ait osé pénétrer dans son bureau malgré son refus de la recevoir !

Furieux, il se leva et se porta à sa rencontre avec un air presque menaçant.

Mais Lucie l'attendit de pied ferme sans faire un mouvement et ce ne fut que quand le général fut tout près d'elle qu'elle souleva sa voilette, découvrant son visage crispé de colère et elle s'exclama d'une voix vibrante de mépris :

— Depuis quand, Monsieur le général, se permet-on de mettre à la porte la femme d'un officier de l'Etat-Major qui vient demander une audience ?

Cette question déconcerta quelque peu Boisdeffre.

Debout à deux pas de Lucie, il la regardait fixement, étonné lui aussi de la voir aussi belle, malgré la grande pâleur de son visage et les larmes qui perlaient à ses cils.

Boisdeffre avait toujours été extrêmement sensible à la beauté féminine et, malgré son âge déjà plus que mûr, il aimait encore beaucoup la compagnie des jolies femmes

S'il avait pu savoir d'avance que l'épouse de Dreyfus était une créature aussi séduisante, il aurait sans doute pas refusé de la recevoir !....

Au contraire, il se serait empressé de profiter d'une aussi belle occasion de s'offrir le rare et délicat plaisir de voir une jolie femme prendre devant lui une attitude suppliante, peut-être même se jeter à genoux à ses pieds, en tout cas le supplier avec une voix mouillée de larmes,

comme elles le font toutes en semblables cas.

Car c'était évidemment pour intercéder auprès de lui en faveur de son mari qu'elle était venue le trouver.

Et le galant général décida de ne point se priver de cette petite distraction qui serait la récompense bien méritée d'une fatigante journée de travail.

— Excusez-moi, Madame fit-il enfin sur un ton aussi froid que possible, — mais je suis très occupé...

La jeune femme l'interrompit avec vivacité.

— Il est tout-à-fait superflu d'invoquer des excuses inutiles et hors de propos, Monsieur ! fit-elle. Vous ne vouliez pas me recevoir parce que vous désiriez éviter de me voir en face de vous !

Un sourire indéfinissable se dessina sur les lèvres du général.

L'énergie dont cette femme faisait preuve la rendait encore plus intéressante à ses yeux.

— Bien, fit-il comme à regret. Asseyez-vous et dites moi ce que vous voulez ; Expliquez-moi d'abord pourquoi vous avez l'air si mécontent, pour ne pas dire furieux ? Vous aurait-on contrariée de quelque façon ?

Lucie ne put s'empêcher de le regarder avec un air stupéfait.

— Vous vous étonnez réellement de ce que j'aie l'air mécontent, général ? Il n'y a pourtant pas de quoi !... Mon mécontentement, comme vous dites, est amplement justifié, je crois, par la façon, dont on a agi envers mon mari...

En disant ces mots, la jeune femme n'avait cessé de regarder Boisdeffre dans le blanc des yeux et sa voix était allée « crescendo » sous l'empire de la surexcitation qu'elle éprouvait.

Mais tout cela ne faisait qu'accroître l'admiration du vieux général, sans faire sur lui aucune autre impression.

Lucie Dreyfus aurait été plus indignée que jamais si elle avait pu deviner quel était le genre de pensées qui s'agitaient à ce moment dans l'esprit de Boisdeffre !

Mais la malheureuse ne devinait rien du tout... Sa seule pensée, son seul désir était de mettre à profit cette entrevue qu'elle avait réussi à obtenir pour sauver son mari, ou tout au moins pour essayer de le faire !

Boisdeffre se serait très volontiers assis, parce que la goutte le tourmentait terriblement, mais il ne pouvait guère faire cela puisque Lucie avait dédaigné de prendre place sur la chaise qu'il lui avait désignée.

Si ç'avait été une femme laide ou insignifiante, il l'aurait fait reconduire tout de suite pour se débarrasser d'elle, mais celle-ci lui plaisait tellement que, malgré ses douleurs, il n'aurait pas hésité à rester debout pendant une heure pour le seul plaisir de l'admirer.

Enfin, il prit le parti d'assumer une attitude paternelle et, prenant entre les siennes une des mains de Lucie, il dit avec un sourire indulgent et affectueux :

— Allons !.... Allons !.... Calmez-vous, Madame et dites-moi franchement de quoi il s'agit....

— Il s'agit d'abord et avant tout de l'injustice que l'on commet envers mon mari en l'isolant complètement du monde et en ne permettant pas qu'il communique avec moi ni avec les membres de sa famille....

— Nous sommes bien obligés de nous conformer à la loi, Madame....

— Mais je vous demande seulement de vous montrer humains envers un innocent !... Accordez-moi la permission de le voir, Général, je vous en prie !

— Pour le moment, ce n'est pas possible, Madame... Dans quelques jours, nous verrons....

— Combien de temps voulez-vous encore me faire attendre ? Monsieur le général, si vous avez jamais aimé

quelqu'un dans votre vie, vous devez vous rendre compte de ma souffrance... L'on m'a brutalement séparée de mon mari et on ne m'accorde pas la permission de le voir ni même de recevoir des lettres de lui... Ne trouvez-vous pas cela injuste ?... Est-ce que cela ne vous semble pas inoui ?

— Vous aimez beaucoup votre mari, Madame ?

— Autant qu'il m'aime... Et cela est beaucoup, en effet.....

Boisdeffre s'approcha de la fenêtre pour cacher la grimace d'envie qu'il ne pouvait retenir. Comme cela devait être beau d'être aimé avec une telle ardeur !

— Monsieur le général, reprit Lucie d'une voix vibrante de passion, — si vous ne voulez pas consentir à prendre des dispositions plus humaines envers mon mari, je m'adresserai à l'opinion publique pour demander de l'aide... Mon mari devrait jouir au moins des mêmes droits que ceux que l'on accorde aux vulgaires criminels... Et puis... et puis... vous devriez quand même reconnaître qu'il n'a commis aucun crime.... absolument aucun.....

— Malheureusement... nous avons la preuve du contraire, Madame.....

— Quelle preuve ?..... Ceci n'est certainement pas conforme à la vérité... S'il existe des preuves elles ne peuvent être que fausses.....

— Madame, je vous prie de bien vouloir contenir l'impulsion de vos nerfs....

— Je vous répète que mon mari est innocent... L'instruction doit mettre cela en lumière, Monsieur le général. Et si vous me refusez l'autorisation d'aller voir mon époux dans sa prison je révélerai à tout le monde l'infâme injustice que l'on commet contre lui et contre moi... Tous les journaux informeront le public de ces procédés indignes d'un pays civilisé.....

Le ton sur lequel la jeune femme avait dit cela était tellement menaçant que le général en fut presque effrayé.

Comme il voulait à tout prix éviter un scandale, il réfléchit un moment, puis il dit :

— Eh bien Madame, je vais faire droit à votre requête... Dès demain, vous pourrez aller voir votre mari...

Et, s'approchant de sa table à écrire, Boisdeffre traça quelques lignes sur une feuille de papier qu'il remit ensuite à Lucie.

Mme Dreyfus y jeta un coup d'œil anxieux et lut ce qui suit :

« Madame Dreyfus a l'autorisation de voir son mari et de s'entretenir une heure avec lui.

Général BOISDEFFRE. »

La jeune femme prit la feuille et la mit dans son sac. Puis elle salua froidement le général et sortit de la pièce.

Boisdeffre la suivit d'un regard admiratif, puis il murmura avec un air rêveur :

— Evidemment, je n'aimerais pas me trouver dans la situation de Dreyfus, mais je ne peux quand même pas m'empêcher de lui envier cette magnifique créature...

Et ce fut exactement la même pensée qui se présenta à l'esprit de l'officier de service tandis qu'il accompagnait Lucie vers la sortie.

Il tenta même d'engager une petite conversation avec elle, mais ce fut peine perdue. La jeune femme s'éloigna prestement après avoir répondu par un simple signe de la tête à ses multiples salutations.

CHAPITRE XXI.

UNE CONFIDENTE DANGEREUSE.

— On n'est pourtant pas mal ici ! s'exclama le colonel Esterhazy en remarquant l'expression de mécontentement qui se lisait sur le visage d'Amy Nabot.

La jeune femme n'avait même pas enlevé son manteau, afin sans doute de faire comprendre à son compagnon qu'elle ne se plaisait pas dans l'endroit où ils se trouvaient.

Néanmoins, elle restait assise à côté de lui dans la petite loge, regardant autour d'elle avec des airs dédaigneux, tandis que le public accueillait à grands éclats de rire les calembours de mauvais goût que lançait l'acteur en scène.

Esterhazy lui offrit une coupe de champagne qu'il venait de remplir.

— Tu me parais de bien mauvaise humeur aujourd'hui ma chérie.....

— Tu trouves cela étonnant ?

— Certainement... Nous ne sommes pas venus ici pour nous ennuyer ni pour nous faire la tête.....

Amy Nabot haussa les épaules avec un air impatient.

Le colonel vida d'un trait sa coupe de champagne et reprit :

— De toute façon, il me semble qu'après une journée aussi fatigante, j'aurais bien droit à la satisfaction de

te voir un peu plus gaie et un peu plus gentille.....

Amy Nabol tambourinait nerveusement du bout des doigts sur le petit guéridon qui était devant elle, regardant son compagnon à travers ses paupières mi-closes.

— Tu as des prétentions, mon cher ! railla-t-elle. Et tu ne penses pas que moi aussi je pourrais peut-être en avoir ?

— Je crois que j'ai toujours fait à peu près tout mon possible pour te faire plaisir.....

— Pendant quelques temps oui, mais maintenant.....

— Aurais-tu donc à te plaindre de moi ?

— Il me semble !... Depuis quelques jours, tu ne te trouve bien que dans cette boîte !

— Je trouve qu'il fait plus amusant ici que dans les restaurants de luxe.....

— Je ne suis pas de cet avis... Et puis, je vois bien que tu t'ennuies mortellement avec moi.....

— Non ma chérie, tu te trompes... Je ne me trouve bien qu'auprès de toi, au contraire... Mais j'aimerais bien que tu ne cherche pas à gâter ma bonne humeur.....

Amy Nabol le prit par un bras et le serra nerveusement.

— Sois donc sincère, Ferdinand ! fit-elle d'une voix rauque, — Et avoue que tu ne viens ici que pour voir cette Mexicaine.....

Esterhazy laissa échapper un grand éclat de rire en se renversant en arrière comme s'il avait entendu la plus divertissante plaisanterie du monde.

— Maintenant, j'ai compris ! s'exclama-t-il. C'est un accès de jalousie qui te tourmente !... Ne crains rien, ma belle, ça te passera.....

La superbe créature se mordit les lèvres tout en lançant au colonel un regard furibond. Mais lui demeurait parfaitement calme et il se mit à caresser amoureuse-

ment le bras nu de son amie, lui murmurant à l'oreille :

— Je suis content que tu sois jalouse Amy... La jalousie d'une belle femme comme toi, est une chose dont un homme peut être fier.....

Amy Nabot se recula avec un geste rageur.

— Laisse-moi, fit-elle. Ne me touche pas.....

— Mais... Qu'est-ce que tu as ce soir ?

— Je t'ai déjà dit que je n'aime pas cet endroit... Le public qu'il y a ici me dégoûte !... C'est trop vulgaire.....

Esterhazy commençait à s'impatienter.

— Sois raisonnable, Amy fit-il. Il n'y a pas encore vingt minutes que nous sommes arrivés et la bouteille de champagne est encore à moitié pleine.....

— Ça m'est égal... Si tu ne veux pas que je me fache tout-à-fait, allons-nous en tout de suite....

— Vraiment, je ne te comprends pas, Amy.....

— Moi non plus je ne te comprends pas, Ferdinand !.... Ou bien tu m'aimes et, dans ce cas, Inès devrait t'être indifférente, ou c'est elle que tu aimes et alors tu ne devrais pas prétendre à ce que je vienne ici avec toi... En somme, ce que tu fais pour provoquer ma jalousie n'est pas très délicat.....

— Tu te trompes, ma chérie. Je t'assure que tu es dans l'erreur.....

— Si je me trompe, il ne devrait y avoir aucune raison pour que tu refuses de satisfaire à mon désir de m'en aller d'ici.....

Esterhazy jeta un regard sur sa montre et constata qu'il s'en fallait encore d'une demi-heure avant que la belle danseuse Mexicaine entre en scène.

Il était sur le point d'insister pour rester encore un peu, mais un coup d'œil significatif de sa compagne l'averti de ce qu'il y aurait eu un certain danger à faire cela.....

Je veux te prouver que je suis toujours ton esclave dévoué, dit-il en souriant. Je te suis ma chérie... Tes désirs sont pour moi des ordres....

Ce disant, le colonel appela le garçon pour régler l'addition. Puis il offrit son bras à sa comagne et tous deux sortirent du café-concert pour aller souper au café de la Paix, selon le désir de la jeune femme.

Esterhazy s'efforçait de se montrer le plus aimable possible envers elle.

Mais cette réconciliation entre les deux amants ne devait pas durer longtemps....



Deux jours plus tard, Amy Nabot se présenta chez Esterhazy dès les premières heures du matin et, sans même frapper à la porte, elle pénétra dans la pièce où le colonel était en train de prendre son petit déjeuner.

S'étant avancé de quelques pas, elle s'arrêta et demeura un moment immobile, les mains enfoncées dans les poches de son manteau.

Il y eut quelques instants d'un silence embarrassant, puis Esterhazy, se décidant à prendre la parole le premier, demanda :

— Que viens-tu donc faire de si bonne heure, et pourquoi me regardes-tu de cette façon ? comme si tu avais un crime à me reprocher ?

— Justement... J'ai un crime à te reprocher....

— Hein ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Tu es folle ?

— Non, je ne suis pas folle, mais toi, tu es un criminel, ni plus ni moins !

— Si tu le dis, ça doit être vrai ! répliqua le colonel

sur un ton railleur.

— Oserais-tu nier ?

— Ma foi, non...

— Ah, tu avoues...

— Pas encore, parce que j'ignore de quoi il s'agit...

— N'essaie pas de me jouer la comédie... C'est absolument inutile car je sais tout... On m'a tout révélé...

Et la jeune femme se laissa tomber sur un canapé.

— Si tu sais tout tu ne ferais pas mal de me mettre au courant, reprit Esterhazy en s'efforçant de prendre une attitude désinvolte. Moi, je ne sais rien... Qu'est-ce qu'il y a, en fin de compte ?

— Ne te fiche pas de moi ou je te giffle !... Je ne suis pas de ces femmes que l'on peut abandonner si facilement entends-tu ?

— Je comprends de moins en moins. Nous ne sommes pas mariés, que je sâche... Il me semble que j'ai bien le droit de faire ce qu'il me plaît...

— Donc, c'est vrai que tu veux te débarrasser de moi ?

— Oui, répondit Esterhazy en se tordant les moustaches d'un geste nerveux. Mais crois-tu qu'il était vraiment nécessaire de venir me faire une scène de ce genre ? Amy Nabot éclata d'un rire menaçant.

— J'exige une situation nette ! cria-t-elle d'une voix stridente.

— Encore plus nette que ça ?... Il me paraît pourtant que j'ai résolu clairement à ta question...

— Pourquoi veux-tu te débarrasser de moi ?

Le colonel eut un geste d'impatience.

— Diable !... Qu'il est difficile de s'arranger avec les femmes ! s'exclama-t-il avec un air rageur.

Oui... Je comprends !.. Selon vous, les hommes, consistent nous autres femmes qui devraient subir stoï-

quement les conséquences de vos caprices, n'est-ce pas?... Mais cette fois-ci, il y a erreur mon petit, parce que, moi, je ne suis pas disposée à me laisser faire !.... Crois-tu que j'ai envie de laisser saisir mes meubles par les créanciers ?... Qui est-ce qui m'a obligée à faire tant de frais de toilette ?... Qui est-ce qui m'a fait acheter tant de bijoux coûteux ?... C'est à toi de tout payer, mon bel ami !... Depuis que le bruit court que tu as une nouvelle maîtresse, tes créanciers tremblent pour leur argent.....

— C'est une chose ridicule, Amy..... Ce n'est pas vrai.....

— Ne ment pas !... Ruth et Ninette m'ont dit que tu as passé la soirée d'hier avec Inès, alors que tu m'avais fait accroire que tu étais de service.....

Hors de lui, le colonel se leva d'un bond et s'écria :

— Assez !... Tu m'embêtes à la fin avec tes scènes ridicules !... Laisse-moi tranquille.....

— Moi aussi, j'en ai assez !... Encore plus que toi !... Tu t'es donné tant de mal pour m'avoir que j'ai fini par te prendre au sérieux et tu m'as juré un amour éternel... Et à présent tu as l'audace de dire que tu en as assez ?

Esterhazy lui lança un coup d'œil méprisant.

— Il ne me semble pas nécessaire que tu te montre tellèment indignée, dit-il. Est-ce que tu n'as pas l'habitude de changer d'amant de temps à autre ?

A ces mots, Amy Nabot sursauta comme si elle avait été piquée par un scorpion et, s'élançant comme une furie vers le colonel, elle le saisit par les épaules et se mit à le secouer comme un prunier en glapissant :

— Ah, canaille !... Bandit !... Tu oses faire allusion à ma liaison avec le capitaine Dreyfus !

— Pas uniquement à celle-là, ma jolie !.... Me crois-tu donc naïf à ce point ?

— Que veux-tu dire ?